

DONDEL DU NOÉMIE

VOYAGES LOIN DE MA
CHAMBRE T.1

Noémie Dondel Du Faouëdic
Voyages loin de ma chambre t.1

*http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24621573
Voyages loin de ma chambre t.1:*

Содержание

AVANT-PROPOS	4
SOUVENIRS DE VOYAGE	6
CHAPITRE I	7
CHAPITRE II	13
CHAPITRE III	21
CHAPITRE IV	28
CHAPITRE V	47
CHAPITRE VI	69
Конец ознакомительного фрагмента.	74

Noémie Dondel Du Faouëdic

Voyages loin de ma chambre t.1

AVANT-PROPOS



Et maintenant que je suis vieille, j'aime à conter ce que j'ai fait.

Xavier de Maistre s'est contenté de sa chambre pour y faire jadis des expéditions diurnes et nocturnes, demeurées célèbres, mais il fallait l'esprit du grand écrivain pour raconter sur place ce fantaisiste voyage. D'ailleurs, ce genre d'excursion ne peut s'entreprendre qu'une fois; ce n'est donc point autour mais hors de ma chambre et très loin d'elle que j'ai voyagé.

Les voyages ont cela d'agréable, qu'ils intéressent le lecteur en l'instruisant. La vérité reste supérieure à la fiction, si charmante qu'elle soit, et les récits vrais d'un beau voyage l'emporteront toujours sur n'importe quel roman.»

«Lisons, mais lisons de bons livres. Aujourd'hui ce n'est pas seulement le goût littéraire, c'est bien plus encore, c'est le sens

moral qui est en péril.»

—

SOUVENIRS DE VOYAGE

de Novembre 1870 à Juillet 1871

A M^{me} Zoé Talbot, née Allenon de Grandchamp.

CHAPITRE I

Départ pour la Suisse

Je quitte Vannes demain, 3 novembre, avec ma petite Georgette, je vais passer quelques jours dans ma famille. Je vais lui dire adieu avant de la quitter. Je pars effrayée du présent, inquiète de l'avenir! Reverrai-je ce petit coin de terre où j'ai vécu longtemps déjà? Reverrai-je mes parents, mes amis, ma maison, le *sweet home*, avec tous ses objets intimes et familiers qui vous font retrouver la vie vécue, où vous apercevez accrochés dans tous les coins vos plus chers souvenirs, tristes ou gais? Telles sont les pensées mélancoliques qui se mêlent aux apprêts du départ.

Saint Jérôme n'a-t-il pas dit: «La douleur qu'on éprouve en quittant ses amis est proportionnée à l'amour qu'on leur porte. *Tantus dolor in amittente quantus amor in possidente.*»

Aussi, comme mon pauvre cœur est troublé! mais n'importe, la France est bouleversée, un ennemi vainqueur et cruel l'enserme de toute part. Il arrivera pire peut-être. La guerre civile peut succéder à la guerre étrangère, mieux vaut être au loin à ces heures fatales... d'ailleurs, deux femmes seules, une mère et sa fillette ne peuvent être d'aucun secours pour la Patrie...

Le 10 novembre, je monte avec Georgette dans l'omnibus de Ploërmel, qui conduit à la gare de Questembert. Malgré ma tristesse, je me sens disposée à tout voir, à tout admirer, à m'abandonner au charme du nouveau, de l'inconnu.

Oh! les belles fougères qui bordent la route, ce sont les seules verdure maintenant; cependant, en voilà beaucoup que la gelée a cuivrées d'abord, teintées de feu ensuite. Elles vont mourir. Les arbres aussi sont dépouillés!

Je me penche souvent à la portière pour apercevoir encore ce pauvre et cher petit Ploërmel, d'où datent mes plus lointains souvenirs d'enfance.

Mes compagnons de voyage sont insignifiants, je m'absorbe dans mes pensées où les regrets et l'appréhension marchent en se coudoyant. Georgette est enchantée de la locomotion, mais comme à son âge on se fatigue vite de la même chose, je l'ai munie de quelques friandises qui lui seront une ressource contre l'ennui.

A Questembert, nous montons dans le train avec un vieux monsieur qui me fait songer au Juif-Errant: il en a assez l'extérieur, et me raconte qu'il vient de parcourir les villes de l'Est. Le voici à l'Ouest, et il parle de se diriger vers le centre. Nous le perdons à Nantes, mais le retrouvons au buffet de Tours, le lendemain matin à six heures; le temps est affreusement froid, la neige commence à tomber. Là, nous montons encore dans le même wagon et continuons notre voyage pêle-mêle, avec des soldats de toutes armes, dont quelques-uns sont blessés. Un turco réclame, en me tutoyant, mes soins pour panser sa blessure. Je me hâte de témoigner ma sympathie à ce héros obscur, à ce bon enfant de l'Afrique, qui pleure au souvenir de son pays, et de ceux qu'il a laissés là-bas. En reconnaissance de ce que je fais

pour lui, il tire du fond de ses grandes poches des pommes et des morceaux de sucre qu'il offre à Georgette, s'excusant de n'avoir rien de meilleur, et nous avons toutes les peines du monde à lui faire garder ses petites douceurs qui lui sont nécessaires et dont il veut se priver pour nous. Sous son enveloppe basanée et rigide, bat un cœur généreux. Louis XVII, dans sa sombre prison du Temple, n'avait-il pas gardé la plus belle des deux pommes, que la Simon lui jeta un jour en pâture, pour la donner au médecin qui venait le soigner.

La délicatesse de sentiments est de toutes les conditions.

Les belles campagnes de la Loire m'apparaissent ensevelies dans les neiges. Comme tout ce pays doit être beau l'été, coteaux couverts de vignes, noyers chevelus, rivières argentées, prairies verdoyantes, châteaux princiers. Quelle richesse! c'est bien là le jardin de la France. A Vierzon, l'aspect change. Le pays devient triste et pauvre, ici disparaît notre compagnon biblique. Nous subissons un long arrêt de quatre heures, la gare est encombrée de militaires aux uniformes les plus variés et les plus fantaisistes, j'y vois des francs-tireurs en grand nombre, tout ce monde va rejoindre le gros de l'armée de la Loire et se diriger vers Bourges.

Bourges, que nous saluons seulement au passage, est dans une situation délicieuse. Arrivés à Saincaize très tard, nous nous installons, après un maigre et très cher souper au buffet, dans la salle d'attente pour trois ou quatre heures, et chacun dort comme il peut.

Vers trois heures du matin, il faut se réveiller piteusement

pour prendre la ligne de Dijon, nous entrevoyons vaguement Moulins, Roanne blanchis de neige, et nous entrons dans les montagnes de la Côte-d'Or, avec des tunnels à n'en plus finir et des chalets pittoresquement situés, qui font déjà rêver à la Suisse. La campagne est splendide aux environs de Lyon. Nous y arrivons à onze heures du matin, nous avons trois heures d'arrêt, tâchons de les bien dépenser. Je descends bravement en ville, et m'aventure jusqu'à la place Bellecour.

Si ce n'était le drapeau rouge qui flotte à l'Hôtel-de-Ville, et les proclamations séditeuses qui tapissent tous les murs, on pourrait croire que la ville est calme. Nous prenons la ligne de Genève vers deux heures, franchissons le Rhône majestueux, puis la Saône.

Ah! quel admirable fleuve que le Rhône! On devrait écrire l'histoire des fleuves, comme on écrit celle des hommes. N'est-ce pas sur leurs bords riches et féconds que s'élèvent les plus belles cités, et ne se trouvent-ils pas ainsi entièrement liés à l'histoire des peuples?

Le Rhône est le plus beau des fleuves de l'Occident.

«C'est, par excellence, le fleuve historique de l'Europe. S'ouvrant sur la Méditerranée, la mer classique du monde ancien, et directement orienté vers le nord, le Rhône était destiné à devenir le grand chemin des nations. C'est par lui qu'ont pénétré tour à tour les Phéniciens, les Grecs, les Romains, et avec eux tous les arts, tous les cultes, tous les conquérants, tous les trafiquants de la Méditerranée. C'est sur ses rives que se sont

passés les évènements les plus décisifs de notre histoire.»

Bientôt nous n'avons plus qu'un horizon de montagnes. Ici commencent mes étonnements, mes exclamations; le train marche fort lentement, les tunnels font le bonheur de Georgette et mon désespoir. A Culoz, embranchement pour Aix-les-Bains, j'ai envie d'y aller coucher, et fais d'inutiles tentatives pour faire changer de direction à mes bagages, impossible d'y parvenir; il faut renoncer à voir ce beau lac du Bourget, qui a si bien inspiré Lamartine, et repartir pour Genève. Nous remontons en wagon, l'heure avance, les voyageurs descendent peu à peu, et nous restons seules dans notre compartiment, Georgette dort paisiblement, moi j'ai trop envie de voir autour de moi pour y songer. A Bellegarde, dernière station française, encore longue attente, visite des passeports, il fait noir comme terre. Au moment où le train va se remettre en mouvement, un grand jeune homme, à barbe fauve, avec un large manteau, escalade la portière de notre wagon et se promène avec agitation de long en large. Je vois dans mon guide que nous allons entrer dans le tunnel du Credo, long de treize cents mètres, le train suit des courbes effrayantes, je n'ai encore rien vu de pareil, ce ne sont que précipices à droite et à gauche, et j'ai de sinistres pressentiments. Le grand jeune homme fauve cherche à lier conversation et à me faire admirer les belles horreurs qui nous environnent, mais je refuse obstinément de mettre la tête à la portière, même pour regarder les chutes du Rhône, croyant deviner que ce sera le moment fatal où le brigand me plongera entre les deux épaules,

le poignard qui doit être caché sous son manteau. Je n'ai d'yeux que pour suivre chacun de ses mouvements, ce qui donne peut-être une autre direction à ses idées et lui fait croire de ma part à une sympathie spontanée.

J'ai tout lieu de m'arrêter à cette supposition, car au bout d'une demi-heure, il essaie de me témoigner que la sympathie est réciproque. Enfin, vers onze heures nous arrivons sains et saufs à Genève, où mon inconnu s'empresse de me chercher une voiture et de me rendre quelques menus services. Nous nous quittons fort poliment, mais jamais je n'oublierai les dangers imaginaires que j'ai couru de Bellegarde à Genève.

CHAPITRE II

Genève, Chamounix, le Mont-Blanc, le lac Léman, Evian, Chillon, Lausanne

A Genève, nous descendons à l'Hôtel de la Balance, rue du Rhône, hôtel assez confortable, mais la maison est pleine et nous avons en partage une mauvaise chambre, où je trouve bien difficile de dormir. Notre première sortie est pour aller entendre la grand'messe à la nouvelle église catholique; la reine d'Espagne et sa fille y étaient ce jour-là. Puis nous allons faire une promenade en voiture autour de la ville. Je suis ravie de Genève, j'admire son beau lac et son cadre de montagnes dominées par le Mont-Blanc, ensuite nous visitons plus en détail l'intérieur de la ville, la vieille cathédrale, le musée, le jardin anglais tout au bord du lac, avec un relief du Mont-Blanc, l'île Jean-Jacques Rousseau, enfin toutes les curiosités de cette belle cité, l'une des plus éclairées et des plus industrieuses qui existent.

Mais je l'avoue, le Mont-Blanc et le lac sont mes deux objectifs de prédilection. Le voilà ce beau lac Léman, aux poissons exquis, aux demeures enchantées, aux sites féeriques, montagnes vertes, glaciers éblouissants, ce lac de saphir, qui connaît cependant les tempêtes, les crues subites et que le Rhône majestueux lui-même toujours, traverse sans mêler ses eaux aux siennes.

Le voilà ce lac suisse, rempli de souvenirs français; c'est le lac de Jean-Jacques Rousseau et de M^{me} de Warens, de M^{me} de Staël et de lord Byron. *Monabri* parle de Mgr Dupanloup comme Evian parle de Montalembert, et Montrieux du père Gratry: «Grandes âmes catholiques venant sur une terre en partie protestante, attirées là sans doute par la souriante image de St-François de Sales.»

Genève est donc une ville superbe, ses habitants sont serviables et polis; voilà mon sentiment, aussi je renie ce méchant jeu de mot de l'un de ses habitants, quelque peu rageur sans doute:

«Quand je ne vois
Que Gênois
Rien de bon je ne vois.»

Je songe aussi à faire usage de mes lettres de recommandation et dans cette patrie d'adoption de Calvin, considérée autrefois *comme la Rome du calvinisme*, j'ai l'honneur d'être reçue par Monseigneur Mermillod, évêque auxiliaire de Genève et Lausanne et l'un de nos prélats catholiques les plus éminents. Il a des manières extrêmement paternelles et bienveillantes. C'est ainsi que je me suis toujours représenté un évêque, vrai pasteur du troupeau des âmes.

Je n'ai pas voulu quitter Genève sans faire une promenade à la belle vallée de Chamounix. Là, tous les honneurs sont pour

Sa Majesté le Mont-Blanc, le sommet le plus élevé des Alpes pennines et de toute l'Europe. Il a quatre mille huit cent dix mètres au-dessus de la mer. Il faut deux jours pour le gravir, Saussure est le premier qui en ait fait l'ascension en 1787; il a eu depuis bien des imitateurs. Quant à moi, j'ai refusé énergiquement *l'alpenstock*, le bâton de l'ascensionniste, et je me suis contentée de saluer d'en bas et très bas le géant, sans vouloir faire avec lui plus intime connaissance. C'est aussi à distance que j'ai admiré les immenses glaciers, formés des eaux qui descendent du Mont-Blanc.

«Ces amas de blocs énormes, frangés de nappes éblouissantes, produit des brisures incessantes de la masse de neige accumulée entre les pics rocheux, premiers degrés du Mont-Blanc sont fixés autour de lui comme des sentinelles gigantesques.»

Tout cela c'est le chaos, mais d'une sublime grandeur qui saisit l'esprit. C'est également de loin que j'ai salué très respectueusement la *mer de glace*.

Ah! cette mer de glace, qui a près de huit kilomètres, quel effarement pour ceux qui n'ont pas le pied... montagnard et ne connaissent comme moi que le vulgaire plancher des vaches.

Cette mer de glace, c'est une frappante image de la vraie mer. Les flots de glace sont presque aussi dangereux que les flots d'eau. Les glaciers sont unis, ce sont des miroirs, mais la mer de glace est tourmentée et combien devient dangereuse la traversée de cette mer, sur la crête immobile de ces vagues d'eau pétrifiée! C'est armé d'un bâton en sapin ferré d'un crampon solide que

l'on commence cette marche unique dans son genre.

On n'écoute pas assez les bons conseils des guides; quoique toujours prêts à secourir les imprudents et les inhabiles, ils ne peuvent pas tous les sauver. La témérité et la maladresse se paient parfois trop cher, il arrive bien des accidents.

Ces flots entassés non sans ordre, vous apparaissent comme des flots marins, dont ils ont la couleur et la transparence, ils font penser à une mer soulevée par la tempête, malgré leur immobilité, malgré leur coupure en crevasses profondes, dont l'œil ne peut essayer de mesurer les dimensions *abîmières*, malgré les *glissoires* verticales, qui ont jusqu'à trois cents mètres, et plus, de profondeur et qui aboutissent à d'effroyables gouffres.

Sur ces hauteurs, à peine accessibles, on a la notion complète du silence absolu.

Sur la mer, si douce qu'elle soit, les vagues clapotent; dans les bois, la brise murmure; aux champs on entend la rumeur, le fourmillement des infiniment petits. Ici rien, aucun bruit sous le ciel d'un bleu sombre, aux reflets aciérés.

Quand le soleil irradie ces pics sauvages, dont le front semble crever le ciel et dont les pieds sont entourés de radieux mirages, l'effet est saisissant. C'est une vision fantastique, éblouissante, qui s'incruste à jamais dans la mémoire.

Du reste, Alexandre Dumas a si bien décrit ce pays en disant tout et même plus que ce qu'on en peut dire, qu'il ne reste rien pour les humbles comme moi qui n'ont ni son étonnante imagination ni son talent fertile.

Il en est de même du voyage en Orient de Lamartine. Tous ceux qui ont refait ce voyage après lui, officiers de marine, peintres, écrivains, ont vainement cherché les lieux témoins de ses merveilleuses descriptions. C'était le poète qui voyait les choses, c'était la magie de son imagination qui colorait tout cela, c'était son propre idéal qu'il traduisait. D'ailleurs, je suis fatiguée de mon excursion, la *bête* en ce moment l'emporte sur la *belle*. Je ferme mon cahier et je mets ma plume et mon esprit au repos.

Après avoir fait d'inutiles tentatives pour trouver un petit logement à mon gré, Mgr Mermillod me conseille d'aller à Evian, la perle du lac, à trois lieues environ de Genève, et me donne une lettre de recommandation pour l'aumônier du couvent de Saint-Joseph. Nous traversons donc le lac en bateau à vapeur. Cette petite traversée m'a semblé délicieuse. A Evian, nous nous rendons tout droit chez le bon aumônier, vrai Saint François de Sales *rustique* à qui j'abandonne le soin de me caser, mais au bout de quelques jours, je vois bien qu'il me sera impossible de rester à Evian, malgré son site enchanteur: le manque de journaux est pour moi une grande privation, en ce moment on ne vit pas seulement de pain, il faut des nouvelles, que devient notre chère et malheureuse France?

Ah! que Victor Hugo avait bien raison le jour où il a dit: Pour aimer votre patrie, quittez-la... Sa pensée me revient sans cesse, et n'en entendre plus parler me semble un vrai supplice.

Nous partons au bout d'une semaine pour le Bouveret à l'extrémité Sud-Est du lac en passant par Saint-Gingolph et les

rochers de Meillerie.

Là, nous prenons la ligne du chemin de fer d'Italie jusqu'à Saint-Maurice, petite ville du Valais enfouie au pied de hautes montagnes, dont la principale est la Dent du Midi. Ce lieu pittoresque me plaît beaucoup, mais ma fièvre de curiosité ne me permet pas de me poser encore. Il faut que je voie toutes ces charmantes villes qui bordent le lac: Villeneuve, Aigle, Bex aux eaux sulfureuses et aux mines de sel gemme, Montreux, Vevay avec sa halle au blé à colonne de marbre, Chillon avec son château fort d'un grand effet sur son rocher isolé. Ce château servait jadis de prison d'Etat, et renferma pendant quatre ans le fameux patriote et célèbre historien protestant Gènevois Bonivard, dont les malheurs ont inspiré à Lord Byron l'un de ses plus beaux poèmes.

Nous avons visité l'appartement qu'occupa le prisonnier, nous avons vu l'empreinte creusée dans le roc par ses chaînes. Un reflet du ciel tombant bleuâtre et terne, à travers l'étroite fenêtre grillée, répandait à ce moment sur le sol les teintes d'azur changeant qui rendent si mélancoliques les demeures souterraines du château de Chillon. C'est sur le bord de cette fenêtre, dit la légende, qu'un petit oiseau venait chanter chaque jour et consoler le prisonnier.

Les indigènes montrent aussi aux amateurs de souvenirs authentiques, les traces des pas de ce «martyr du papisme» qui aurait dit après sa délivrance: «J'avois si bon loisir de me pourmener, que je empreignis un chemin à la roche qui étoit le

pavement de céans comme si on l'eût fait avec un martel.»

J'avoue qu'au premier moment j'avais trouvé cela un peu fort: les pas de Bonivard creusant une empreinte ineffaçable dans la roche dure en si peu d'années, puis je n'y avais plus pensé.¹

Nous avons terminé par Lausanne, où je dois rendre visite au curé catholique pour lequel j'ai une lettre de recommandation. Ah! Lauzanne, quelle ville glaciale, quelle Sibérie! Elle n'aura pas nos préférences. Nous courons chez notre curé qui nous reçoit à merveille, nous fait nous chauffer et nous reconforte de son mieux. Vraiment, nous en avons grand besoin, car je ne me rappelle pas avoir jamais eu aussi froid. Pauvre Georgette en pleurait, le vent lui avait enlevé son chapeau, et nous nous demandions s'il n'allait pas nous emporter nous-mêmes; c'est devenu une vraie course que de rattraper ce chapeau qui s'envolait chaque fois que nous croyions mettre la main dessus.

Avec les indications du bon curé, je suis allée voir quelques logements, mais je n'ai rien trouvé qui me convînt, et je crois

¹ Je n'avais pas tort. Voici ce que j'ai lu dernièrement dans le *Courrier de Genève*: **Vaud**.— Le Grand Conseil s'est réuni lundi soir en session ordinaire d'automne. Il a d'abord liquidé deux interpellations, la première de M. Paul Vulliet relative à la disparition, par suite de travaux exécutés au château de Chillon, des traces de pas de Bonivard autour de la colonne à laquelle il avait été enchaîné. En réponse à cette interpellation, M. Vicquerat donne lecture d'un rapport du directeur de la restauration. Ce rapport établit que les traces en question n'ont jamais été creusées par les pas de Bonivard; ensuite que ces traces sont rafraîchies chaque hiver, alors que les étrangers sont peu nombreux, à l'aide de pelles et de pioches, et d'ailleurs ces traces ont été rétablies depuis le dépôt de l'interpellation. Comme on le voit il est aussi fort bon de *raffaîchir* l'histoire.

que ce froid terrible m'indispose contre Lauzanne malgré sa délicate situation. Après avoir parcouru la ville en tous sens, nous prenons le train du soir pour Fribourg.

CHAPITRE III

Fribourg, le Moléson, Gruyères

J'ai le pressentiment que c'est à Fribourg que je m'arrêterai. Nous descendons à l'hôtel des Merciers, tout près de la vieille cathédrale Saint-Nicolas. Ce matin j'ai parcouru la ville. Quel aspect étrange! Avec ses terribles vieilles tours posées en sentinelles, et les fenêtres de ses maisons ornées de riches et lourdes grilles en fer, elle a conservé le cachet moyen-âge. La cathédrale possède une chaire et un baptistère en pierre sculptée qui sont remarquables, ainsi que la magnifique grille séparant le chœur de la nef.

Elle possède aussi les célèbres orgues d'Aloys Mooser. Au dire des Fribourgeois, qui en sont très fiers, ce grand orgue est comme celui de Harlem, en Hollande, une véritable merveille. A lui seul, il mérite le voyage de Fribourg.

On m'a fait remarquer sur la petite place, le vieux tilleul de Morat; son grand âge et le glorieux souvenir qu'il rappelle, le rendent l'objet d'un culte tout particulier de la part des habitants, moi je ne l'ai pas regardé du même œil, il m'a rappelé la victoire des Suisses sur les Français, et quoique cela remonte loin, cette vieille défaite du passé, en ce moment où nous en comptons tant dans le présent, m'a jeté du froid dans l'âme. Quand l'âme souffre, que ce soit celle de la Patrie ou des individus, elle voit partout des allusions à ses propres malheurs.

Voici la légende de ce tilleul:

Un jeune guerrier apportait à Fribourg la grande nouvelle de la victoire remportée à Morat sur Charles-le-Téméraire, en 1476. Il tenait en main une branche de tilleul, mais épuisé par le combat et la course, il tombe et meurt en arrivant. C'est sur l'endroit même où il rendit l'âme qu'on planta son rameau de tilleul, qui est devenu l'arbre vénérable et quatre fois séculaire, que je viens de contempler.

C'est sur l'emplacement de l'ancien château du duc Zaehringen Berthold IV, margrave de Bade, fondateur de Fribourg, que s'élève l'hôtel de ville.

Une partie de la cité fribourgeoise est bâtie sur des rochers à pic, l'autre partie au pied de ces rochers, sur les bords de la Sarine. Pour communiquer de la ville haute à la ville basse, il faut descendre des escaliers couverts interminables placés quelquefois sur le toit des maisons de la partie inférieure.

Ses deux ponts, d'une élévation prodigieuse, suspendus l'un sur la Sarine, l'autre sur l'étroite et profonde vallée du Gotteron sont vraiment jetés au-dessus de deux abîmes. Il y a beaucoup d'anciennes églises curieuses à visiter et plusieurs vieux monastères aux environs de la ville; ces monuments d'un autre âge, sont pour le voyageur une agréable vision du passé; la charmante petite chapelle de Notre-Dame-de-Lorette plantée au sommet d'un rocher à pic, tout au bord de la Sarine, retient aussi les touristes: elle fut construite en 1647, d'après le modèle de la *Casa Sancta*, et renferme de nombreux et très curieux ex-voto.

Les orgues sont aussi d'Aloys Mooser.

De ce point élevé, on jouit d'un magnifique panorama. A l'ouest on voit les monts du Jura, au sud le Moléson, et la vallée de Gruyères, célèbre par ses fromages appréciés du monde entier.

Décidément, Fribourg me plaît; nous allons y installer nos quartiers d'hiver, je viens de louer un appartement chez M. de Fiwaz, zélé catholique, ancien défenseur du pape et de Ferdinand VII. Grâce à ses conversations intéressantes sur la Suisse et l'Italie, je ne m'ennuierai pas trop ici. Ce bon Suisse ainsi que la plupart de ses compatriotes témoigne d'une grande sympathie pour la France, il me procure des journaux autant que j'en puis lire, et je suis parfaitement au courant des nouvelles de la guerre. Son désir de m'être agréable en tout est si évident, il a tant de prévenances pour ses deux Françaises que je lui pardonne ses politesses un peu exagérées, qui ne vont point à son excellente et simple nature. Georgette et lui sont une paire d'amis, il va tous les jours la conduire à l'école, la tenant cachée sous son immense pelisse de fourrure. C'est ainsi qu'ils font presque toutes leurs promenades; petits souliers et grandes bottes, trottant sous le même manteau.

Grâce à M. Fiwaz, nous avons assisté hier à un petit spectacle fort réjouissant. Nous avons entendu trois Jodler d'Apenzell en costume national. Ces troubadours modernes portent la culotte jaune, la veste rouge, des boucles d'oreilles et des médaillons féminins au cou. Leur chemise est attachée par des boutons plats en argent. Une courte pipe est suspendue à leur boutonnière; le

fameux *Ranz des Vaches* a clos la séance. Nous avons écouté religieusement cet air populaire dont l'audition inspirait jadis aux mercenaires de l'Hélievétique une nostalgie si vive qu'ils n'hésitaient pas à désertter dès qu'ils en avaient entendu les premières mesures. Un petit incident est venu rompre le charme, nos artistes même, en chantant, n'avaient point lâché leur énorme pipe de porcelaine, et l'un d'eux au beau milieu de son exécution s'est arrêté pour la rallumer, en battant le briquet suivant l'antique usage de l'âge de pierre. Je n'ai pas osé rire, mais j'en avais bien envie.

Je suis toujours au premier chapitre de mes étonnements et de mon admiration, je ne me fatigue pas du spectacle grandiose des montagnes. Comment décrire ces masses abruptes, farouches, toutes noires avec leur capuchon de neige, les pics, colosses fantastique, les gouffres, abîmes sans fond, les clameurs sinistres des torrents, la plainte affolée du vent, comment décrire tout cela entendu et vu quand la nuit bat son plein, que le silence enveloppe la terre sous les ruissellements d'un ciel plein d'étoiles? Quelle fascination! cette contemplation muette, c'est une prière, et vous vous sentez troublé jusqu'au plus intime de votre être. Le touriste avide d'émotions suggestives, de sensations neuves, fera bien aussi d'aller voir un lever de soleil dans les montagnes. C'est quelque chose de féérique que ni la parole ni la plume ni même le pinceau ne peuvent rendre.

«Frangé d'or, l'horizon s'embrasait; et, le soleil, lentement comme s'il eût hésité à prendre son essor dans l'immensité

radieuse dont il colorait les nuées des milles couleurs du prisme, cernant de rouge et de vert de bleu et de jaune, de violet et de rose les contours de ces îles aériennes, archipel merveilleux jeté en l'azur du firmament infini, le soleil incandescent et infixable dans son éblouissante ascension, montait majestueux au milieu des astres soudainement évanouis... Sur les monts la lune s'éteignait...»

Quand le temps le permet, je pérégrine volontiers avec M. Fiwaz, il me donne toutes les explications voulues, à l'aide de ses connaissances historiques et géographiques, je m'instruis, et nos promenades me semblent très attrayantes. J'ai consenti à faire à dos de mulet l'ascension du Moléson, à deux mille mètres d'altitude. C'est ma première ascension... je crois bien que ce sera aussi ma dernière. Vue splendide, fatigue intense... je ne sais lequel l'emporte sur l'autre. Du sommet du Moléson, on découvre les lacs Léman, Neuchâtel, Morat et Bienne, les villes d'Evian, Thonon, une partie de Genève, Morges, Romont, Neuchâtel, Morat, Fribourg, une partie de la Savoie et du Jura français et suisse.

Je suis aussi allée à Gruyères, une petite ville à sept lieues de Fribourg, bâtie sur un monticule. Elle s'enorgueillit de son antique château, résidence des comtes de Gruyères du neuvième au seizième siècle. Elle a deux industries: le tressage de la paille et principalement la fabrication du fromage, qui s'étend dans toutes les campagnes.

Je soupçonne M. Fiwaz d'embellir un peu ses récits. Il m'a

raconté que dans le petit village de Zermatt, station des Alpes valaisanes, il y a une aristocratie constituée d'après un principe très particulier: les quartiers de noblesse sont des quartiers... de fromage.

Les familles de Zermatt sont d'autant plus nobles qu'elles possèdent plus de fromages et de plus anciens; certains datent d'avant la Révolution française; leurs propriétaires forment la haute aristocratie du pays.

Les fromages jouent un rôle très spécial dans la vie sociale de Zermatt. Quand un enfant naît, on fabrique un fromage qui porte son nom; ce fromage est mangé en partie le jour du mariage de cet enfant, on l'achève le jour de ses obsèques. Quand un jeune homme désire épouser une jeune fille, il s'invite à dîner un dimanche dans la famille de sa prétendue: si le père de cette dernière exhibe au dessert le fromage qui porte son nom et lui en donne un morceau, c'est qu'il l'agrée pour gendre.

Allons! voilà une nouvelle noblesse qui ne se trouve dans aucun armorial.

Une noblesse plus héroïque et plus touchante, c'est celle de Guillaume Tell. M. Fiwaz met une chaleur communicative à raconter son histoire. En l'écoutant, je croyais entendre son cœur patriotique et chevaleresque battre du sublime amour de la Patrie. C'est avec orgueil qu'il cite les auteurs qui ont chanté son héros. Il a le roman de Florian, la tragédie de Lemierre, le drame de Schiller, et enfin l'opéra chef-d'œuvre de Rossini.

Guillaume Tell n'a jamais existé, disent certains auteurs:

«c'est une légende suédoise transportée en Suisse, c'est un mythe!»

Sceptiques aveugles! la preuve qu'il a existé, c'est l'enthousiasme que son nom éveille. Guillaume Tell a existé comme Jeanne d'Arc, comme tous les libérateurs des peuples; il vit, il vivra toujours, il palpète, il est immortel dans le cœur reconnaissant de l'Helvétie.

CHAPITRE IV

Débâcle de notre armée de l'est, dévouement des Suisses. Berne, Thoune, Interlaken, Grindelwald, retour à Berne, anecdotes de voyage, hôtels et hôteliers

Janvier 1871.

Nous commençons l'année en exil, et bien tristement, les nouvelles de la patrie sont de plus en plus mauvaises... Quel effondrement! quel douleur! l'ennemi victorieux nous écrase de toutes parts, et les atrocités prussiennes ne se comptent plus. Oh! non, la barbarie n'est pas morte encore. La civilisation ne l'a pas tuée. En ce moment, nous la voyons se réveiller, chez un peuple qui se dit policé, avec tout l'emportement d'une nation sauvage.

Les premiers jours de février, l'armée de Bourbaki est refoulée sur la frontière Suisse, quarante mille hommes passent à Fribourg et trois mille y sont internés. Pendant huit jours, nos pauvres soldats arrivent à toute heure du jour et de la nuit, on ne sait où les loger, les vivres manquent. Le crieur public parcourt les rues de la ville en faisant appel à la charité des habitants. Les Fribourgeois se montrent d'une bonté parfaite, on voit des traits de charité touchants parmi les plus pauvres. M. de Fiwaz fait de larges distributions de vivres, il emmène Georgette avec lui matin

et soir, et elle est bien fière de servir la soupe à nos malheureux soldats. Nous allons aussi visiter les ambulances où les dames de la ville soignent elles-mêmes nos malades et blessés, ils sont en bien grand nombre. Jamais je n'oublierai ce triste spectacle et jamais je n'aurai d'enthousiasme pour aucune guerre désormais.²

Ici c'est un zèle, une rivalité de charité, dont on ne peut se faire idée qu'en l'ayant vue. Il n'y a plus de classes. Les hommes les plus riches font les corvées; ils portent des bottes de paille, des marmites de soupe, des femmes élégantes lavent les pieds meurtris et sanglants. Il n'y a plus de castes, il n'y a plus que des frères, d'un côté ceux qui souffrent, de l'autre ceux qui secourent.

Dès la première heure, le jour de l'entrée de nos pauvres troupes, pendant le défilé lamentable, la foule bordait les rues, les mains remplies de vivres, de liqueurs, de cigares.

On écrirait un volume, des traits héroïques accomplis par cette excellente population.

Une vieille blanchisseuse donne son unique chambre à six hommes, et passe la nuit dans sa cuisine à laver et sécher leur linge pour le lendemain.

Une autre femme rencontre sur la route un blessé, dont les pieds gelés sont nus. Elle lui met ses bas et ses souliers, et c'est elle qui, les pieds nus, reprend dans la neige la route de sa cabane,

² Les années ont passé, mais les sentiments que j'éprouvais alors n'ont pas changé. La guerre est une œuvre impie, le plus terrible des fléaux, le plus épouvantable des malheurs, c'est le châtement de Dieu! D'après des documents réunis depuis, il résulte que la guerre de 1870 a coûté à la France et à l'Allemagne: deux cents mille morts, cinq cents mille blessés et quinze milliards de francs!

à plus d'une heure de marche. Partout les soins matériels sont accompagnés de bonnes paroles d'encouragement, de doux mots d'espérance. La femme trouvera toujours dans son cœur plus de tendres paroles pour le vaincu, qui s'est battu bravement, que de louanges pour le vainqueur, qui se montre enivré de sa victoire.

Pendant une froide nuit, un fermier loge volontairement tous les malheureux qui se présentent; il donne son pain, son foin, son avoine, son bois, sa boisson. Le lendemain il n'a plus rien, mais il a secouru cinquante chevaux et sept cents hommes, dont plusieurs certainement doivent la vie à son dévouement.

Depuis l'entrée de nos troupes, plusieurs épidémies se sont déclarées. La fièvre typhoïde et la petite vérole surtout font de grands ravages à Fribourg. Cela me fait une peine affreuse de penser que mes compatriotes sont venus apporter la mort à ceux qui voulaient leur rendre la vie.

Oh! la guerre, la guerre avec toutes ses conséquences. Quelle atrocité! la peur me prend, d'ailleurs, la paix est signée, les beaux jours arrivent et je me décide à revenir en France, en passant par Strasbourg, que je tiens absolument à voir. Mais avant de quitter la Suisse, j'ai encore quelques villes à visiter. M. Fiwaz nous accompagne jusqu'à Berne qui est notre première étape, et nous sert de cicérone. Cette ville fondée ou rebâtie également par un duc de Zœhringen, Berthold V, en 1191, est au moins aussi curieuse que Fribourg. Ses longues rues sont bordées d'arcades et ses ours sont des citoyens fort considérés. Notre plus longue visite a été pour eux, Georgette ne pouvant se décider à les quitter.

Ces ours, ce sont les armes vivantes de la ville, dont le nom en grec *arctopolis* veut dire la ville de l'ours. Puis nous avons vu le palais fédéral, beau bâtiment moderne, quoiqu'un peu bas, décoré à l'italienne; la belle vieille cathédrale, devenue temple protestant, la nouvelle église catholique, la porte de Morat, le beau pont de la Nydeck et la promenade de la *Plate-Forme*, d'où la vue est splendide. Près de l'hôtel des Boulangers, où nous sommes descendues, j'ai remarqué une horloge bizarre, où les douze heures sont représentées par douze ours, qui s'en vont frapper sur le timbre, après avoir respectueusement salué en passant N. S. J. C. qui est assis sur son trône. On sait que depuis longtemps les Suisses sont passés maîtres dans l'horlogerie.

M. de Fiwaz nous a fait de tendres adieux. Nous partons pour Thoune, sur le lac du même nom. C'est une ville curieuse, entièrement bâtie en amphithéâtre, au flanc d'une montagne, le lac lui-même est comme enchâssé dans des monts de différentes hauteurs, au-dessus desquels la *Jung-Frau* (jeune vierge), élève son front immaculé et tout étincelant de neiges éternelles. La *Jung-Frau* est à quatre mille trois cents mètres d'altitude, cinq cents mètres de moins que le Mont-Blanc, mais ascension plus pénible.

Beaucoup d'autres sommets sont également couronnés de neiges. Ils sont au second plan du lac, tandis qu'au premier se trouvent des montagnes moins hautes, couvertes de forêts inextricables.

De Thoune, nous traversons le lac en bateau à vapeur, pour

arriver à Interlaken, charmant petit village tout encerclé de hautes montagnes, dont la *Jung-Frau* semble la reine. C'est sans doute un des sites les plus enchanteurs qui existent au monde. La légende en fait foi, en est-il une plus poétique que celle d'Interlaken?

«Lorsque le bon Dieu eût chassé nos premiers parents du paradis terrestre, il dit à ses anges: «Emportez loin, bien loin, ce lieu de délices qui n'a plus d'habitants.» Les anges, chargés de leur précieux fardeau, s'arrêtèrent quelques instants pour se reposer à l'abri de grandes montagnes. Ils étaient aux pieds de la *Jung-Frau*, et ils furent tellement frappés de sa radieuse majesté et des deux grands lacs qui s'étendaient devant elle, qu'ils ne purent s'empêcher d'abandonner un petit morceau de l'Eden dans le vallon compris entre les deux lacs, pour compléter la beauté de ce paysage merveilleux.

Comme on le voit, il n'y a qu'à venir à Interlaken pour retrouver le paradis perdu.

Oui, la *Jung-Frau* reste la reine incontestée de ces lieux, tous les environs ont été mis à contribution pour faire ressortir son éclat, et l'on peut dire que l'on trouve ici dans tout leur épanouissement, les magnificences tant vantées de la Suisse et de l'Oberland bernois.

A ce moment, il règne une grande animation, les hôtels sont pleins d'officiers français internés, on y rencontre aussi des officiers ennemis, nous avons dîné avec plusieurs Prussiens le jour de notre arrivée. Cela m'a serré le cœur et coupé net la parole

et l'appétit.

Les hôtels sont aussi nombreux que superbes, d'une élégance, d'un luxe qui ne laissent rien à désirer. Les gigantesques noyers d'Interlaken sont réputés dans toute l'Europe; ils forment l'une des plus belles promenades qu'on puisse voir ainsi que le parc du Kurgarten, jardin du Kursaal; au fond se trouve le Kursaal, avec ses salles de bal, de concert, de lecture, ses terrasses et ses pavillons. Ce bâtiment en lui-même est simple, il est construit dans le style suisse, c'est-à-dire en bois, mais le jardin est délicieux; il est orné de plantes superbes, d'arbres et d'arbustes rares, un jet d'eau qui s'élève à quarante mètres, complète le décor. Il est réellement féerique le soir, lorsque son immense panache se drape à la lueur fantastique des feux du Bengale.

Le *Rugen* est aussi une promenade appréciée des touristes. Ce parc sylvestre, dont l'art n'a qu'en partie transformé l'état primitif, se compose d'une colline d'environ huit cents pieds de hauteur, entièrement couverte d'arbres magnifiques, qui répandent délicieusement l'ombre et la fraîcheur. Cette charmante colline, qui contraste si agréablement avec les pics effrayants et inaccessibles, dont quelques-uns s'élèvent jusqu'à onze mille pieds, est sillonnée en tous sens par des sentiers flexueux, bien tenus, garnis de blancs et bordés de balustrades, promenade reposante et non fatigante, comme il y en a tant en Suisse.

C'est au moment du renouveau, en mai et commencement de juin, qu'il faut surtout venir ici, alors les cascades et les chutes

d'eau sont les plus belles; les épais feuillages, les tapis d'herbe tendre et les nouvelles fleurs sont aussi dans leur épanouissement.

«Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe,» s'écriaient les anciens avec dépit. A l'inverse des anciens, les modernes peuvent dire qu'il est donné à tout le monde d'aller en Suisse, tant on a multiplié les moyens de transport et de communication, facilité les excursions les plus pénibles, semé le confort et le bien-être sous les pas des voyageurs. Ceux-ci, séduits, charmés, cèdent à l'entraînement et ne s'arrêtent que lorsque leur curiosité est satisfaite, c'est-à-dire quand ils ont tout vu.

Je me suis donc hasardée à faire quelques excursions qui ne s'effaceront pas de ma mémoire. J'ai visité dans la vallée de la Simme, Weissembourg, climat salubre s'il en fut et dont les bains sont principalement recommandés aux poitrines délicates; on n'y rencontre guère que des malades.

Plus riant est le village de Meiringen avec son église antique au clocher isolé, particularité qui ne se voit qu'en Suède, d'où la chronique fait descendre de ce pays les premiers habitants de Meiringen.

Je me suis enfin lancée dans les montagnes, c'est non loin d'Interlaken, à deux ou trois lieues seulement que se trouvent, au dire des guides, les sommets les plus sublimes des Alpes centrales; je ne m'y suis pas aventurée, mais on nous a persuadées de prendre des chevaux et de gravir à deux mille mètres au-dessus du sol, le pic de Mürren, d'où la vue s'étend sur toute la chaîne de

montagnes, pics, aiguilles, flèches, pitons, sur toutes les vallées, sur toutes les gorges environnantes. C'est splendide, nous dit-on, et sur l'assurance que la route n'est pas dangereuse, nous nous laissons entraîner. Nous voilà donc parties, Georgette et moi, à cheval avec un guide.

Ah! mon Dieu, quelle ascension! et comment rendre la stupeur que j'ai éprouvée de nous voir escaladant de petits sentiers à pic, rendus presque impraticables par des éboulements et serpentant sans parapet aucun, à de petites hauteurs de mille, quinze cents, deux mille mètres. Georgette, bien emboîtée dans sa selle ne bronchait pas; moi je sentais le vertige m'évanouir lorsque je mesurais de l'œil la profondeur des précipices que nous côtoyions. Je l'avoue humblement, je m'accrochais à ma selle tout en me disant: Il ne faudrait qu'un faux pas de mon cheval pour rouler dans l'abîme. Brrr! j'avais la chair de poule, je me sentais terrifiée par ce spectacle féerique mais effrayant. Parfois je fermais les yeux, m'abandonnant à la volonté de Dieu.

Quand je me suis vue embarquée dans cette épouvantable voie, j'aurais voulu revenir en arrière, mais il n'y fallait pas songer, ce chemin, à peine praticable pour la montée, est impossible à descendre, on revient à pied par l'autre versant.

Je n'essaierai pas de rendre les impressions multiples de cette escalade titanique.

De temps en temps, nous nous trouvions en face de petits ponts ou plutôt d'une simple planche jetée en travers sur une cascade mugissante qui dégringolait dans l'abîme, et il fallait

passer là-dessus. Fort heureusement, les chevaux ne sont pas sujets au vertige, c'est égal, je faisais un ouf! de satisfaction lorsque nous étions de l'autre côté.

Il paraît qu'il y a en Suisse pas mal de chemins taillés dans le chaos et surplombant des ravins sans fond, qu'on appelle «le mauvais pas.» Quelle plaisanterie! ce mauvais pas ne vous donne qu'une image bien imparfaite de la réalité. On pense qu'il s'agit seulement de franchir un passage dangereux de quelques mètres. Ah bien oui! il y a de ces mauvais pas là qui durent trois et quatre kilomètres, et il faut continuer de marcher en avant, on n'aurait même pas la place de se retourner.

Vraiment, c'est défier la Providence que de jouer ainsi avec le danger, de se lancer dans des lieux inaccessibles, uniquement par curiosité, pour se donner le plaisir de se promener, ou la gloriole de raconter ses hauts faits, et l'on prend un air modeste, pour terminer par cette petite phrase suggestive: «J'ai eu la témérité d'arpenter ces mers de glace, de traverser des gouffres vertigineux, de côtoyer ces chutes assourdissantes,» à quoi les amis ébahis répondent: «Vous êtes bien heureux d'avoir vu de si belles choses, tout le monde ne peut pas en dire autant,» et l'on vous complimente sur votre courage, votre sang-froid et votre énergie.

La route d'Interlaken à Grindelwald, village de l'Oberland, ne m'a guère paru agréable non plus, malgré son cadre grandiose. Impossible d'admirer les beautés de la nature quand on a peur.

Jusqu'ici je ne connaissais que les craintes émotionnantes

sans doute, que peuvent vous causer chemin de fer et bateaux à vapeur, mais cette fois le trajet a été pour moi un véritable cauchemar.

Notre conducteur, sans souci de mon épouvante, nous a conduites au grand trot, par un chemin bordé de précipices, enserré de tous côtés par de hautes montagnes, qui ne laissaient apercevoir qu'une petite échancrure du ciel au-dessus de nos têtes. Je ne sais comment nous avons pu arriver à Grindelwald sans accident. Nous y avons trouvé un excellent hôtel, je ne m'attendais guère à rencontrer le bien-être et la civilisation dans cet endroit perdu et presque inaccessible. Mais quel coin de la Suisse ne visite-t-on pas? et les hôtels de ce pays ne laissent rien à désirer. Cela se comprend facilement, puisque la Suisse comme l'Italie, vit en partie des étrangers. Elle les reçoit bien et le leur fait payer cher. Dame! c'est une science fort appréciable de savoir plumer les poules, pardon, je veux dire les étrangers, sans les faire crier. Comment se regimber sur le prix, quand on est si bien traité? cela arrive cependant quelquefois³.

La race des hôteliers écorcheurs n'est pas nouvelle.

Voici à ce sujet, une petite histoire qui ne date pas d'hier

³ Autrefois on disait: «Pas d'argent pas de *Suisse*,» aujourd'hui on peut toujours dire la même chose: Pas d'argent pas de *Suisse*, il faut en avoir *beaucoup* pour y aller. Une statistique de *La Züricher Post* constate qu'en 1892, les étrangers ont passé en Suisse cinq millions huit cent cinquante-neuf mille cinq cents journées d'hôtel, ce qui leur a coûté soixante-dix millions trois cent quarante-et-un mille francs. De plus, on compte que les mêmes touristes ont dépensé environ quarante millions pour leurs voyages en chemin de fer, bateau à vapeur, voie funiculaire et à crémaillère, tramways, etc. C'est un beau denier pour un si petit pays.

pendant. Le condamné a, dit-on, vingt-quatre heures pour maudire son juge, le voyageur dont il va être question prit plus de temps pour maudire son hôtelier.

Un Anglais, voyageant en Suisse, demanda dans un hôtel un bol de bouillon qu'on lui fit payer dix francs. Quelques jours après, d'un pays éloigné, il écrivit à l'hôtelier sans affranchir sa lettre, et la poste était chère à cette époque:

«Monsieur, votre bouillon était bon, mais un peu cher.»

A des mois d'intervalle, il renouvela sa vengeance par les moyens les plus imprévus et les plus divers. Une bourriche arrivait, d'où l'on voyait sortir des pattes de gibier, mais il n'y avait que de la paille et une lettre, toujours la même:

«Monsieur, votre bouillon était bon, mais un peu cher.»

Un jour, l'hôtelier reçoit des colonies une caisse avec cette étiquette: Café superfin. Il paie le port, ouvre, trouve des graviers et la sempiternelle lettre:

«Monsieur, votre bouillon, etc.»

On écrivait au susdit hôtelier pour retenir des appartements, il ne pouvait, sans risquer de perdre sa maison, refuser les lettres et il était continuellement attrapé.

Comme on le voit, les fils d'Albion ont la rancune tenace. La chose avait été racontée dans quelques journaux anglais, beaucoup de voyageurs, les Anglais surtout, évitaient cet hôtel. Bref, le malheureux hôtelier courait à sa ruine; il fut forcé de vendre, et l'acquéreur, pour ramener la fortune, s'empessa de changer d'enseigne.

En fait de note à payer, une de mes amies, qui voyageait aussi en Suisse, eut un jour une agréable surprise. Elle venait de parcourir la carte de l'hôtel et de commander deux portions de prix fort raisonnables pour son déjeuner, cependant le dernier plat inscrit sur cette liste l'intriguait beaucoup:

Caléïche à la choute: 10 fr

Était-ce une vulgaire chou croûte allemande, était-ce un mets national, en tout cas, ce devrait-être un gâteau, l'ordre de son inscription indiquait un dessert. Mon amie, un tantinet curieuse de son naturel, ne put résister à la tentation, elle demanda une caléïche à la choute.

Il y avait une demi-heure qu'elle attendait, sa patience était à bout. A chaque demande: Est-ce prêt! on lui répondait: *Tout de chuite! Tout de chuite!*

Ah! se disait-elle, je me suis joliment fait attraper, c'est un plat sans doute fort long à confectionner, qu'on ne demande que rarement, vu son prix; on va me servir quelque chose de détestable. Elle en était là de ses lamentations, quand un joyeux carillon de grelots lui fit lever la tête. Une voiture venait d'entrer dans la cour, les chevaux piaffaient, le conducteur claquait du fouet, un domestique parut: «Madame peut venir!» et mon amie seulement alors comprit la chose. C'était l'itinéraire, après déjeuner, de se promener en voiture, et la caléïche à la choute, c'était une calèche pour aller visiter la chute et les cascades, le

plus joli site des environs.

Ah! cette même amie était bien amusante quand elle racontait ses impressions de voyage et principalement ses violentes émotions et ses démêlés avec la foudre, à l'hôtel du Righi. Elle y était arrivée un soir de grande chaleur. Vers le matin, l'orage éclate; un orage dans la montagne, c'est tout ce qu'il y a de plus formidable au monde, les éclairs vous aveuglent et le tonnerre, aux rugissements sinistres, est partout sous vos pieds, sur votre tête...

Mon amie épouvantée, se lève et sort de sa chambre. Dans le vestibule, elle aperçoit, d'un côté un domestique, de l'autre une boule de feu qui, en passant effleure sa robe, une robe de soie, Dieu merci.

Qu'est-ce? s'écria-t-elle affolée.

– Faites pas attention, Madame, répond le domestique imperturbable, c'est le tonnerre qui se promène et pour la rassurer il ajoute: Ça lui arrive souvent.

Mon amie ne déjeûna pas tranquille, et partit aussitôt. Au retour, elle eût des démêlés avec son cocher, mais ce n'était rien en comparaison de ceux du matin.

Il est certain que les cochers ici doivent faire de bonnes affaires, ils n'ont point à craindre une trop grande concurrence de la part des chemins de fer, qui ne peuvent gravir le flanc des montagnes ni courir sur leur front. Ils ne seront jamais réduits au rôle passif du Collignon mélancolique à propos duquel Scarron écrivait:

Assis à l'ombre d'un rocher,
J'aperçus l'ombre d'un cocher,
Qui frottait l'ombre d'un carrosse,
Avecque l'ombre d'une brosse.

Dans le beau livre de Victor Hugo, intitulé: *En voyage*, le grand poète raconte une amusante anecdote de son voyage aux Pyrénées. Voulant aller de Bayonne à Biarritz, il fut entouré par la cohue des cochers, qui lui proposèrent de lui faire faire cette excursion pour un prix des plus modiques. «Quinze sous!» criait l'un, «Douze sous!» criait l'autre. Enfin, on lui offrit pour trois sous (il y a cinquante ans de cela), une place dans une voiture neuve et fort bonne. En moins d'une demi-heure, on atteignait Biarritz.

«Arrivé là, dit Victor Hugo, et ne voulant pas abuser de ma position, je tirai quinze sous de ma bourse et je les donnai au cocher. J'allais m'éloigner, il me retint par le bras:

– Monsieur, me dit-il, ce n'est que trois sous.

– Bah! repris-je, vous m'avez dit quinze sous d'abord, ce sera quinze sous.

– Non pas, monsieur, j'ai dit que je vous mènerais pour trois sous. C'est trois sous!

Il me rendit le surplus et me força presque de le recevoir.

– Et je me disais, en m'en allant, voilà un honnête homme!

Le poète se promena tout le jour sur la plage. Le soir venu, il songea à regagner Bayonne. Il était las et ne pensait pas sans

quelque plaisir à l'excellente voiture du matin et au vertueux cocher qui l'avait amené. Il le rencontra.

– Je vous reconnais, lui dit-il, vous êtes un brave cocher, et je suis aise de vous revoir.

– Montez vite, Monsieur, lui répond l'homme.

Victor Hugo s'installe en hâte dans la calèche. Quand il est assis, le cocher, la main sur la clef de la portière, lui dit:

– Monsieur sait que l'heure est passée?..

– Quelle heure?

– Huit heures.

– C'est vrai, j'ai entendu sonner quelque chose comme cela.

– C'est que passé huit heures, le prix change.

– A merveille, combien est-ce?

L'homme répond avec douceur:

– C'est douze francs.

Victor Hugo comprit sur le champ l'opération. Le matin, on annonce qu'on mènera les curieux à Biarritz pour trois sous par personne. Il y a foule. Le soir, on ramène cette foule à Bayonne pour douze francs par tête.

Le poète paya sans mot dire, tout en songeant que l'on eût pu écrire sur la calèche: VOITURE POUR BIARRITZ. – Prix: *par personne, pour aller: trois sous; pour revenir: douze francs*, mais alors le nombre des voyageurs eût été moins grand et le bénéfice des cochers aussi.

Très cher également les *edelveiss* que de jolies petites filles bien costumées vous *offrent*, c'est une manière de parler, car elle

se paie un bon prix la flore des hautes altitudes.

A Grindelwald, nuit sans sommeil.

Je n'ai pu dormir dans mon joli appartement, car il y avait cette nuit là bal dans la maison, pour les soldats Grindelwaldais revenus de la frontière, le bruit de la musique et les trépignements de la danse arrivaient jusqu'à moi, mais mon insomnie n'avait rien de désagréable. Je me trouvais en plein conte de fée, transportée dans un palais enchanté, au milieu de merveilleuses montagnes. L'orchestre villageois, quoique monotone, avait un charme tout particulier.

Après cette nuit fantastique, nous nous sommes fait transporter dans les glaciers où nous avons visité la grande grotte; les effets de lumière à travers ces épais blocs de glace sont quelque chose d'idéal; nous y avons été assaillies par une avalanche... d'officiers français utilisant leurs loisirs en excursions. En qualité de compatriotes, la connaissance a été vite faite. Quoique le champagne soit le vin des toasts gais et des cœurs joyeux, ce qui n'était pas le cas pour nous, il a fallu boire un verre de champagne; nulle part on ne le frappe mieux à la glace qu'ici, c'est du reste de Grindelwald que s'exporte la plus grande quantité de glace, de qualité absolument supérieure, elle sort pure, transparente des glaciers immaculés.

Nous sommes revenus ensemble à Interlaken, où nous eussions dîné gaîment en tout autre temps, mais la pensée de nos défaites et de la Patrie en deuil jetait une ombre douloureuse sur les cœurs et les esprits. Georgette surtout a trouvé cette rencontre

charmante, elle a été comblée de gâteries.

Je n'ai pas voulu quitter *Bædeli*, le nom primitif d'Interlaken, et qui veut dire: «lieu délectable,» sans en emporter un souvenir. J'ai visité les bazars et acheté une nature morte, artistement fouillée, et venant directement du village de Brienz, le chef-lieu des bois sculptés.

Adieu! Interlaken, Adieu! superbe et poétique nature, en vous saluant une dernière fois les vers d'Alex Guiraud me reviennent à la mémoire:

«Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par le soleil couchant que les Alpes sont belles!
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les bois, les eaux, les fleurs nouvelles;
Heureux qui, sur ces bords peut longtemps s'arrêter,
Heureux qui les revoit, s'il a dû les quitter!»

Nous avons traversé de nouveau le lac de Thoune. Sur le bateau se trouvaient des francs-tireurs bretons, l'aide-de-camp du commandant Domalain et son lieutenant, patriote un peu trop enthousiaste, qui s'est pris de querelle avec un docteur allemand, à l'air bien inoffensif; il a fallu les séparer pour empêcher le Breton de jeter le Prussien à l'eau. Nous sommes montés dans le même wagon pour revenir à Berne, et tout en admirant la crête de la Jung-Frau, dorée par les rayons du soleil couchant, nous avons causé avec bonheur de la Bretagne, où ces messieurs vont rejoindre le corps de Charette.

Georgette, désirant vivement revoir ses bons amis les ours, nous nous sommes arrêtées un jour franc à Berne. J'ai eu la chance d'assister à deux spectacles très différents, mais très intéressants, et que nous n'avions pas eu l'occasion de voir avec M. Fiwaz; le défilé d'un cortège et un coucher de soleil. Quand le jeu des rayons lumineux et des ombres dessine *la croix fédérale* contre la cime de la *Jung-Frau*, et que les sommets neigeux resplendent des feux empourprés de ce phénomène connu sous le nom de *Alpenglühen*, on peut dire qu'on a assisté à un spectacle unique au monde.

Georgette et moi aussi, je l'avoue, nous avons regardé les yeux grands ouverts et jusqu'au dernier personnage, le défilé du cortège, tout imprégné de couleur locale. En tête marchait un ours (un homme revêtu d'une peau d'ours), il paraît qu'il en est ainsi en maintes circonstances, et comme Berne est le centre de la vie politique, que c'est là qu'habitent les représentants des autres puissances, il y a souvent des cérémonies et l'on y voit toujours figurer l'ours traditionnel. Du reste, sans parler des ours vivant dans leur fosse, on retrouve leur image partout; en bronze aux pieds des statues, en pierre au bas des monuments, et enfin en bois, en métal, en plâtre, en chocolat, en sucre, dans tous les magasins de la ville.

Les prétentions de Georgette ne se sont pas élevées jusqu'à l'airain, elle s'est contentée d'un ours en chocolat, dont la durée a été... fort éphémère.

L'après-midi nous avons visité la *Grande Cave* et le *Musée*

historique, que nous n'avions pas eu le temps de voir à notre premier séjour.

La *Grande Cave* renferme les célèbres fûts qui pourraient contenir ensemble neuf mille hectolitres, d'où l'ancien dicton: «Si Venise règne sur les eaux, Berne règne sur le vin.» Tel était la prévoyance du gouvernement à cette époque, qu'il ne voulait pas que le peuple manquât non-seulement de pain mais encore de vin.

Le *Musée Historique* est très remarquable par la beauté, la richesse et le nombre des objets qui le composent: sculptures, tapisseries, trophées d'armes, etc.

En sortant du Musée nous est apparue la rue des Chaudronniers, une vieille rue du plus pur style moyen-âge, un rêve du passé prenant forme soudain. Un instant je me suis crue transportée à trois ou quatre siècles en arrière. Cette rue était très animée à cause du marché, ce qui complétait son aspect si pittoresque et si particulier. Avant de prendre le train, nous avons voulu prier une dernière fois à *l'église Française*. Elle date de 1265, et appartenait autrefois aux dominicains; son architecture n'a rien de remarquable, mais ce qui l'est davantage, c'est qu'elle sert tout à la fois aux protestants français et aux catholiques romains.

CHAPITRE V

Lucerne, Zurich, Soleure, l'abbaye de d'Einsiedeln, une famille de paysans dans la vallée de Schwitz schaffhouse Bâle, adieux à la Suisse

Lucerne est une très jolie ville, aux rues larges et droites, située au bord du lac des Quatre-Cantons, le plus beau de la Suisse. A proprement parler, ce lac des Quatre-Cantons, divisé par deux rétrécissements, forme trois lacs: lac d'Uri, de Bouchs et de Lucerne. Ses bords sont entourés de rochers à pic, d'un effet saisissant. Comme l'Océan, il connaît les caprices de la vague et les émeutes de la tempête; comme l'Océan, il ne gèle jamais dans toute son étendue.

Les habitants de Lucerne, ville catholique de vingt mille âmes, passent pour avoir l'esprit vif, le caractère gai et le goût du plaisir. Les femmes se distinguent en général par la finesse de leurs traits et l'élégance de leur tournure.

Cette ville, qui fut un instant capitale de toute l'Helvétie, est fière de son nom *Lucerna la ville qui resplendit au loin*, les uns disent qu'elle doit son nom à un énorme fanal (*Lucerna*) élevé jadis sur son emplacement pour guider les voyageurs, les autres, à un miracle de Saint Nicolas, je préfère cette dernière hypothèse

et je m'en tiens au miracle.

Dans les légendes, c'est un peu comme dans les contes de fées, les choses se passaient autrefois. Il y a bien longtemps, une chapelle s'élevait sur les bords de la rivière de Reuss, à sa sortie du lac. Cette chapelle était dédiée à Saint Nicolas, qui est non seulement le patron des célibataires, mais aussi celui des bateliers. La légende raconte donc que lorsque des bateliers étaient surpris sur le lac par l'orage et se trouvaient en danger de périr, une lueur visible de très loin apparaissant au-dessus de la chapelle, leur indiquait la route du port.

Cet endroit fut bientôt réputé comme un lieu sacré, et devint non seulement un but de pèlerinage pour les mariniers, mais aussi pour les voyageurs qui devaient affronter le passage effrayant des montagnes.

Le quai, corso de Lucerne, offre un splendide panorama, celui du lac et des Alpes! Nous y sommes allées par un temps admirable, il y avait un monde énorme. Cette foule m'a fait penser à la tour de Babel. Sous l'ombrage de grands marronniers, j'ai trouvé ici, comme dans la vallée de Sennaar, la confusion des langues, et même celle des costumes. C'était un spectacle amusant que celui de centaines de promeneurs, de nationalités différentes, parlant la langue de leur pays, et vêtus de robes et d'habits qui faisaient honneur aux excentricités de la mode, bigarrures de nuances, chamarrures d'ornements, vêtements fantaisistes, coiffures ébouriffantes, rien ne manquait à l'ensemble de cette arlequinade de formes et de couleurs,

quoiqu'à vrai dire, plusieurs de ces toilettes prises séparément ne manquassent ni de chic ni d'élégance locale.

De confortables bateaux à vapeur, de charmantes barques à voiles et à rames sillonnent le port; tout au fond, derrière les rives verdoyantes parsemées de villas, se dressent fièrement, rangées en gigantesque demi-cercle, les cimes et les croupes innombrables des montagnes. Si l'on veut apprendre le nom de tous ces colosses, depuis le Pilate à droite, jusqu'au Righi à gauche, une table en granit placée sur un petit promontoire au milieu du quai en donne gravé sur la pierre la liste complète.

Le musée Stauffer avec ses groupes caractéristiques d'animaux des Alpes empaillés, a beaucoup amusé Georgette, ainsi que le Diorama où des vues circulaires du Righi et du Pilate très bien peintes et éclairées par des effets variés vous donnent l'illusion parfaite de la nature même.

Le Pilate est l'un des monts les plus célèbres des Alpes, son aspect sévère, ses sommets déchiquetés et hantés par les légendes inspirent une certaine frayeur. Dame! c'est là que le gouverneur Pilate vint chercher la mort dans les eaux d'un petit lac qui se trouve à sa dernière altitude. Les fantaisies de l'imagination sont sans limites, certes, je ne m'attendais pas à trouver Ponce-Pilate en Suisse. Quant à son homonyme, il fait la pluie et le beau temps au point de vue atmosphérique. Le mont Pilate est un baromètre facile à consulter à la portée de tout le monde et qui se voit de loin.

Si le Pilate est coiffé d'un chapeau
Le temps restera beau,
Et, s'il s'est mis un collet de brouillard,
C'est le jeu du hasard;
Mais s'il est ceint de son épée
Bientôt crèvera la nuée.

Admirable le Lion de Lucerne, admirable ce monument consacré à la mémoire des huit cents officiers et soldats suisses au service du roi Louis XVI, tombés en le défendant le 10 août 1792.

«Au bord d'un étang ombragé de pins et d'érables dont les eaux tranquilles réfléchissent cet immortel chef-d'œuvre, se dresse un rocher dans lequel une grotte a été pratiquée à une certaine hauteur. Couché en travers de cette grotte, mourant de la mort des héros, un lion gigantesque, le flanc percé d'un fer de lance brisée protège encore de sa patte droite l'écusson fleurdelisé de la Maison de France, et témoigne ainsi de sa fidélité au devoir jusque dans la mort. Une inscription gravée dans le rocher au-dessus du lion porte ces mots: *Helvetiorum fidei ac virtuti. A la fidélité et à la bravoure des Suisses.* Sur une autre inscription placée au-dessous du lion se lisent les noms des héroïques victimes. Des bosquets touffus entourent l'emplacement et donnent à cet ensemble le caractère sévère qui convient.⁴

⁴ Cet admirable monument fut érigé en 1821. Le dessin est du grand maître Thorwaldsen, la sculpture de l'artiste Lucas Ahorn de Constance.

Près du rocher s'élève une petite chapelle mortuaire avec l'inscription *Invictis pax. Paix à ceux qui n'ont pas été vaincus.*

Des trophées d'armes et de drapeaux des gardes suisses en décorent l'intérieur, le dix août de chaque année on y célèbre une messe des morts.

Les flâneries en ville sont pleines d'attrait. Le passé et le présent s'y coudoient continuellement. Là c'est le passé: vieilles maisons d'un style très ancien, vieilles halles, vieilles tours; ici, c'est le présent, c'est la Lucerne moderne avec ses splendides hôtels, et le contraste de cette physionomie changeante offre à l'étranger qui passe un véritable intérêt.

La plus ancienne et la plus belle église de Lucerne est l'église de St-Léodegard, fondée selon la tradition par Wickard duc de Souabe en 695, détruite par un incendie, elle fut reconstruite en 1634 sous sa forme actuelle. Les sculptures extérieures du portail et de la tour sont superbes. On admire à l'intérieur les grilles en fer forgé du maître-autel et du baptistère, les stalles du chœur en bois sculpté, les vitraux anciens, les autels richement dorés, et enfin le beau tableau, un christ au jardin des Oliviers, de Lanfranc, élève de Guido Reni, et une très belle sculpture en bois représentant la mort de la Vierge.

Maintenant, ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les orgues qui comptent parmi les plus considérables et les meilleures, non seulement de Suisse, mais de toute l'Europe, on y a travaillé plusieurs années. Ces orgues possèdent quatre mille cent trente-et-un tuyaux, j'ai eu la bonne fortune de les entendre. Outre

le registre de la *vox humana* merveilleusement réussi, elles possèdent une *vox angelica* dont les ondulations dirigées par une ouverture percée dans la voûte redescendent en modulations d'une harmonie toute céleste. Je suis revenue ravie des effets puissants et du charme pénétrant de ces orgues célèbres. L'église est entourée d'un cimetière rempli de monuments, je ne trouve rien de plus triste que la visite de ces champs du repos, il m'a cependant fallu traverser celui-ci, ses longues arcades lui donnent absolument l'air d'un *campo santo* italien. Je ne voudrais pas être obligée de décrire toutes les promenades qui entourent Lucerne, il faudrait des volumes...

Le lac pittoresque d'Uri consacre le souvenir de Guillaume Tell, ses bords ont été témoins des événements qui en ont fait le héros populaire de l'Helvétie. Dans le canton d'Uri, nous avons foulé l'herbe de la célèbre prairie de Grütli où les fondateurs de la liberté helvétique prêtèrent serment en 1307.

N'est-ce pas en évoquant ce souvenir que le poète zurichois Keller disait: «Laissez briller la plus belle étoile sur mon pays, sur ma patrie.»

Il est bon de rappeler en passant que les quatre cantons qui ont fait la Suisse sont restés profondément catholiques.

Tout le parcours du chemin de fer de Berne jusqu'à Lucerne, Zurich et Schaffhouse est extrêmement riche et plantureux: coteaux fertiles, lacs transparents, bois séculaires, prairies veloutées, chalets découpés en dentelle.

Séjour à Zurich, ville intéressante à visiter et à étudier.

La cathédrale le *Munster* est fort belle, l'Hôtel-de-ville, les collèges, les hôpitaux, le casino sont aussi de beaux édifices, on fait remarquer aux étrangers le monument de Gessner et le tombeau de Lavater.

Zurich est une ville commerçante et... studieuse, on l'a surnommée l'Athènes de la Suisse, réputation qu'elle soutient dignement.

Cette jolie ville moderne, où l'on fabrique de si riches étoffes de soie et de mousseline, est également située au bord du lac qui lui a donné son nom; d'ailleurs, quelle est la ville de Suisse qui n'a pas son petit ou son grand lac et sa légende?

Zurich a l'un et l'autre, un beau lac et une singulière légende, dont Charlemagne est le héros. La voici: On commence par vous montrer la maison où logeait Charlemagne, le grand empereur, alors qu'en l'an 800 il fondait les premières écoles Zurichoises; cette maison, située tout près de la cathédrale dans la rue des Romains, est connue de temps immémorial sous le nom de la maison «dans le trou,» *in loch*, par ce qu'il faut pour y arriver descendre d'un côté de hauts escaliers, de l'autre un chemin fort rapide; elle a été tant de fois restaurée depuis, qu'il ne doit rien rester de la maison primitive, de réparation en réparation, elle a perdu tout ce qu'elle avait de remarquable, à l'exception d'une porte et de deux fenêtres d'architecture romane. Mais enfin elle reste parée des souvenirs du passé, et c'est déjà beaucoup.

Charlemagne avait donc fait élever, en plus de ces écoles, sur l'emplacement actuel de la Wasserkirch, une chapelle munie

d'une cloche que pouvait sonner, à certaines heures, quiconque réclamait un jugement de l'empereur ou voulait implorer son appui.

«Un jour la cloche sonne, mais le gardien ne voit aucun sonneur, il n'aperçoit âme qui vive dans la chapelle, ou à ses abords, la cloche réitère néanmoins ses appels, et le bon empereur, ne pouvant obtenir une réponse qui le satisfasse lorsqu'il demande à ses serviteurs qui agite la cloche, prend le parti d'aller voir en personne ce qui se passe. Il arrive avec l'impératrice et voit que c'est un serpent qui tire la corde, il approche et l'animal le conduit quelques pas plus loin à son nid. Un énorme crapaud s'était établi sur les œufs du reptile et l'empêchait de regagner son domicile.

«Charlemagne, monté sur son siège de justice, donne l'ordre de chasser le crapaud et le serpent reprend sa place et ses droits. A quelque temps de là, les serviteurs de l'empereur viennent lui dire tout effarés qu'un serpent monte les degrés qui donnent accès dans la maison. Charlemagne défend qu'on fasse aucun mal à cet étrange visiteur, qui bientôt fait son entrée dans la salle où la cour était à table.

«L'animal se dirige droit au hanap impérial, fait comprendre qu'il doit en soulever le couvercle puis, son désir satisfait, dépose dans la coupe une pierre précieuse qu'il tenait dans sa bouche et disparaît; jamais on ne le revit.

«Charlemagne, touché de ce cadeau, témoignage de la reconnaissance du serpent pour ses bons offices, fait monter

la pierre en bague. On s'aperçoit alors qu'elle avait une puissance magique et qu'elle attachait indissolublement le cœur de l'empereur à la personne ou à l'objet qu'elle touchait. L'impératrice désirant comme toute bonne épouse être aimée seule de son mari, se fit donner la bague. A ses derniers instants, elle eût le soin de dissimuler ce talisman sacré dans sa bouche, et après sa mort, l'empereur lui resta tellement attaché que pendant longtemps il ne permit pas qu'elle fût inhumée, ne pouvant supporter l'idée d'être séparé d'elle.

«Un jeune étudiant en médecine de Zurich ayant été consulté par un chevalier de la suite de l'empereur, finit par découvrir l'artifice auquel avait eu recours l'impératrice. Le chevalier s'empara de la bague et bientôt l'empereur renonça à garder le corps de sa défunte épouse, mais alors son affection excessive se reporta tout entière sur le chevalier détenteur de l'anneau. Au bout de quelque temps celui-ci, fatigué de l'attention que le public accordait à la moindre des actions du favori de l'empereur, jeta l'anneau dans un terrain marécageux. On était loin de Zurich alors, mais cela suffit pour que l'empereur se sentît attiré vers cet endroit.

Il y construisit une église qu'il dota richement, éprouvant toujours une attraction invincible pour ce monument, lui qui avait fait construire tant d'autres églises, il voulut y être inhumé. C'est ainsi que fut fondé Aix-la-Chapelle. Telle est la légende que racontent les vieilles chroniques et que respectent encore aujourd'hui les bons habitants de la ville.»

L'épisode du serpent sonnante la cloche est rappelé par un bas-relief que l'on admire aux angles de la maison qui se trouve au-dessous de la cathédrale. (Münsterhaus).

Aimez-vous les légendes? Allez en Suisse et en Allemagne, de l'autre côté des Alpes et du Rhin on en a mis partout. Ainsi la création de Soleure remonte à Abraham. On retrouve donc en cette belle Helvétie, Jésus-Christ, Pilate, Abraham et un bon serpent; moi qui avais toujours pensé qu'il n'y avait que de mauvais serpents, à commencer par celui du Paradis terrestre, quelle erreur!

Soleure possède la plus belle église de Suisse, et passe pour être avec Trêves la ville la plus ancienne.

In celtis, nihil est Solodoro antiquius, unis exceptis Treveris, dit une inscription gravée sur la tour burgonde qui y commande la place du marché.

Aussi, un Soleurois malin, l'artiste Schwaller, avait-il imaginé de peindre une vue de la cité, où il montrait sur les remparts, Dieu le Père, occupé à la création d'Adam et d'Eve! en bas, les bourgeois contemplant curieusement le Père Eternel et le premier homme.

C'est hier qu'a eu lieu à Zurich, entre les résidents allemands et nos français internés, une bagarre qui a mis toute la ville en émoi. Le sang a coulé de part et d'autre. C'est le sujet de toutes les conversations; les sentiments à cet égard me paraissent très partagés, et il m'est impossible de savoir de quel côté sont les plus grands torts, en tous cas, nos vainqueurs ne se sont pas montrés

généreux.

Nous avons fait un pieux pèlerinage à l'abbaye d'Einsiedeln, non loin de Zurich, cent cinquante mille pèlerins la visitent chaque année.

Elle appartient aux Bénédictins. Le monastère entouré de pics et de montagnes apparaît dans un cadre majestueux, digne de lui.

A ses pieds s'agite un torrent tumultueux. Les religieux bénédictins, dont on connaît la science et la vertu ont ici un séminaire et un collège renommés. Leur magnifique bibliothèque renferme de précieux manuscrits, leurs archives ont une grande valeur.

L'église moderne est au centre de la façade du monument actuel, qui forme un vaste carré; elle fut détruite par un incendie, en 1798, et reconstruite sur les plans anciens.

La nef principale enveloppe la Sainte-Chapelle, où se trouve la Vierge miraculeuse.

Cette chapelle est en marbre noir. Sur l'autel, on aperçoit à travers une grille la statue en bois noir de la Vierge tenant l'enfant Jésus. Tous deux sont revêtus de splendides vêtements, et portent des couronnes d'or ornées de pierreries. Quelques écrivains disent que cette vierge fut volée par les Français, ainsi que le trésor du couvent en 1798. Les religieux assurent au contraire qu'ils sauvèrent la vierge du pillage, qu'elle fut cachée dans le Tyrol, d'où les bons pères la rapportèrent en 1803.

L'intérieur est orné de plusieurs objets d'art. Au-dessus du maître-autel, voici un splendide tableau représentant

l'Assomption de la Vierge.

J'admire dans la nef latérale un superbe crucifix et sur le marbre du chœur une Cène en bronze qu'on me dit coulée d'un seul jet par Pozzi.

L'aspect général d'Einsiedeln rappelle Notre-Dame-de-Lorette.

Entre les deux tours, on compte onze cloches: une pèse cent vingt quintaux. Lorsqu'elles chantent ensemble, leur voix grandiose est comme le prélude des célestes harmonies et des chants magnifiques qui attendent le pèlerin aux offices. L'âme écoute frémissante ces concerts du ciel, et comme on prie ensuite avec ferveur, les uns debout tout haut, les bras en croix, les autres prosternés, s'absorbant dans une muette contemplation qui tient de l'extase. Des centaines de bougies s'allument de tous côtés, image de l'ardeur des prières et des vœux.

Entre le bourg et le couvent, sur une vaste place, se trouve une fontaine en marbre noir.

Pour que le pèlerinage soit complet, il faut boire à cette fontaine, parce que la tradition rapporte que Notre Seigneur Jésus-Christ s'y désaltéra. Or, quatorze filets d'eau y jaillissent à la fois, et la tradition ne disant pas auquel bu Notre-Seigneur, les pèlerins consciencieux boivent aux quatorze petites sources pour être bien sûrs de ne pas se tromper.

Au-dessus des arcades se dressent les statues d'Othon I^{er} et d'Henry I^{er}, protecteurs du monastère.

«Quelle admirable légende que celle de saint Meinrad! Après

avoir été la gloire du couvent de Reichenau, il chercha la perfection dans la vie solitaire de ce désert situé à deux mille neuf cent quatre-vingt-dix pieds au-dessus du niveau de la mer.

«Ce noble Germain vivait au neuvième siècle; il périt sous le fer de deux misérables, qui s'enfuirent à Zurich, poursuivis par les corbeaux familiers du cénobite; leurs clameurs les désignèrent à la justice, et les firent arrêter.

«Ce miracle et les hautes vertus du saint martyr sanctifièrent le désert d'Einsiedeln; la vénération des peuples s'y attacha.

«Ainsi fut fondé le sanctuaire de Notre-Dame-des-Ermites. Une pieuse et universelle croyance ajoute que le ciel présida à la consécration du sanctuaire; le Christ lui-même, la Vierge et les anges bénirent le lieu merveilleux. On entendit les harmonies célestes, et dès lors ce fut une tradition sacrée.»

A peu de distance du bourg, sur l'emplacement de la première cellule de saint Meinrad, la vue s'étend sur le lac de Zurich, dont les perspectives, d'abord riantes, se transforment, s'accroissent, et les glaciers éternels apparaissent dans leurs beautés dramatiques.»

Que de légendes religieuses, que de légendes naïves ont pris leur essor de ce lieu privilégié!

En voici une bien triste et qui reste à l'état de tradition consacrée dans une des familles les plus distinguées de la Suisse allemande.

«A la fin du siècle dernier, le comte et la comtesse de R... avaient leurs deux fils dans la garde suisse à Paris. Les nuages

s'épaississaient, la tempête révolutionnaire grondait. Les échos, de plus en plus lugubres, n'arrivaient qu'à demi dans ce canton lointain, aucunes nouvelles précises n'étaient venues confirmer les inquiétudes des parents. Le 10 août 1792, la mère éplorée vint confier sa peine à Notre-Dame-des-Ermites; elle pria devant l'autel, plus inquiète que de coutume, lorsqu'elle vit tout à coup ses deux fils, en uniforme, franchir sans bruit la porte du sanctuaire, une épée flamboyante à la main.

«La vision s'effaça à peine entrevue, ne laissant à sa place qu'une ombre lumineuse qui s'éteignit à son tour.

Peu de temps après, le comte de R... apprenait que, ce même jour, à cette même heure, ses deux fils, victimes du devoir et de l'honneur, avaient été massacrés en défendant Louis XVI.

Quelques parties de la Suisse, comme la belle et riante vallée de Schwitz nous présentent, en plein dix-neuvième siècle, des familles quasi primitives, ayant échappé jusqu'ici au progrès d'une civilisation vraiment effrénée par certains côtés. Ce n'est pas sans une très douce émotion que j'ai pénétré dans la pittoresque demeure d'une vieille famille de paysans, demeure qui a gardé le type bien connu des chalets suisses.

«Soubassements en maçonnerie, étages supérieurs en madriers de sapin, escaliers et balcons en bois découpé, le tout coiffé d'une large toiture qui surplombe d'un à deux mètres sur la façade du bâtiment.» Cette construction rustique est aussi souriante qu'originale, avec l'ombrage de ses grands arbres, les verdure reposantes de ses tapis d'herbes et le cristal limpide de

sa fontaine qui se termine en ruisseau.

La famille au complet, lorsque je suis entrée, se groupait autour du père, le chef vénéré. L'intérieur m'a paru fort simple mais d'une grande propreté, la propreté c'est la coquetterie des maisons simples et modestes, cependant le plafond et les lambris sont en bois artistement sculpté, l'autre luxe de cette salle, c'est le poêle de faïence brillante, aux formes rectangulaires et monumentales, sur l'un de ses carreaux de faïence, je lis incrustée dans son émail cette belle sentence.

«Mit Gott fang an,
Mit Gott hor auf,
Das ist der schonste Lebenstauf.»

Ce qui peut se traduire en français:

«Commencer avec Dieu, finir avec Dieu, voilà le meilleur emploi de la vie.»

Un vaisselier, une grande table au milieu, un beau crucifix entouré d'images pieuses, un bénitier fleuri d'un rameau de buis, suspendu près de la porte d'entrée composent le mobilier, quelques chaises de bois découpé entourent la table, mais on leur préfère le banc adossé à la muraille.

On ressent dans cet heureux intérieur une sensation de calme inexprimable.

Ah! que je me sens loin du brouhaha des grandes villes et de la vie à outrance qu'on y mène. C'est dans ces intérieurs paisibles qu'il faut venir puiser les plus hauts enseignements de la pure

morale et le sentiment qui est la force et le salut des nations. L'amour et le respect de la famille et de Dieu.

«Heureuses les vieilles races, sur lesquelles ne pèsent pas le poids des révolutions.»

Schaffhouse est une ancienne ville forte, située au bord du Rhin, sur l'extrême frontière Suisse.

Ma première pensée à Schaffhouse est pour la cascade de la Lauffen, la plus belle de l'Europe. — En y arrivant, mon imagination a d'abord été désappointée de ne pas voir les eaux tomber d'une plus grande hauteur; elles descendent graduellement en nappes d'une immense largeur jusqu'à l'énorme rocher planté au milieu du fleuve contre lequel elles se précipitent l'une par dessus l'autre avec un fracas épouvantable. Malgré la déception du premier moment, mes yeux ne peuvent se détacher de ce spectacle étourdissant. Je reste là comme pétrifiée, regardant et écoutant, pendant que Georgette remplit ses poches de charmants petits cailloux qu'on trouve sur les bords du fleuve.

Pour compléter le tableau, je vois un train s'engouffrer dans le tunnel du château de la Lauffen, tout cela devient vertigineux!

J'ai visité à Schaffhouse l'énorme et vieille forteresse près de laquelle se trouve le cimetière. En sortant, nous avons entendu des détonations; c'était les derniers honneurs que l'on rendait à l'un de nos pauvres soldats mort de la petite vérole à l'hôpital.

Départ pour Strasbourg par le chemin de fer badois qui nous laisse en route de bonne heure et nous couchons à Waldshut,

charmante ville, assise sur les bords du Rhin. Aujourd'hui dimanche, par un temps splendide, nous reprenons le chemin de fer qui côtoie le Rhin jusqu'à Bâle, il n'y a pour moi qu'une ombre, une ombre bien noire, au splendide tableau qui se déroule devant nous. C'est la vue de toutes ces gares enguirlandées de tous ces drapeaux aux couleurs prussiennes et badoises flottant au vent. Les campagnards débordaient sur le parcours avec des airs de fête. C'était une griserie de chants patriotiques, à l'occasion de la paix signée, une orgie de victoire qui me jetait des bouffées de rouge au front et de rage au cœur.

Ah! comme tous ces chants résonnaient lugubrement à mes oreilles!

Voici du reste la traduction des hurlements militaires d'outre-Rhin, qui se vocifèrent en ce moment dans toute l'Allemagne.

REFRAIN

Les hussards chantent, la poudre gronde,
Suivons tous nos généraux qui, pour nous,
Ont déjà gagné mainte bataille.

Frères, si nous n'avons pas un sou entrons en France, nous trouverons de l'argent là-bas.

Frères, si nous n'avons pas de souliers, allons en France pieds nus; là-bas on trouve à se vêtir et à se chausser.

Frères, si nous n'avons pas de vin à boire, il y en a en France, allons là-bas, nous défoncerons les tonneaux et viderons les bouteilles.

Frères, ne craignez pas de tirer et de frapper toujours en avant, toujours contre la France et les Français!

J'entendais ces chants avec une intensité de douleur que je ne puis rendre, j'avais les yeux pleins de larmes, et je suffoquais en pensant à ce qui se passait sur l'autre rive du Rhin. Quel contraste!

Bâle, malgré ses monuments, son église du Munster, ses remparts imposants me semble une belle, grande, mais triste ville.

Elle est cependant le grand entrepôt du commerce, entre la Suisse, la France et l'Allemagne.

Jusqu'en 1833, Bâle a été la seule ville Suisse qui ait eu une université, elle avait été fondée dès 1459.

C'est vers la même époque que Bâle vit le fameux concile qui menaça de tourner en schisme sous le pape Eugène IV.

Plusieurs traités célèbres y ont été signés.

Erasme y mourut.

Le Musée renferme des toiles remarquables. Les chefs-d'œuvre de Hans Holbein m'ont vivement frappée, son christ particulièrement. C'est une admirable conception. L'âme se sent toute en pleurs, devant cette indicible figure, qui semble résumer toutes les douleurs. L'œil ouvert qui ne regarde plus, conserve le suprême et dernier éclat des visions funèbres. La blessure du côté

est béante et profonde.

Oh! oui, dans ce corps tourmenté, cette tête sanglante, le peintre s'est inspiré des réalités de la mort. C'est d'une vérité absolue, effrayante. Il manque seulement un peu d'idéal si l'on songe que ce n'est pas seulement un homme, mais Dieu même qui vient de mourir-là!

C'est à Bâle que nous faisons nos adieux à la Suisse.

Adieu, belle Helvétie, adieu pays grandiose aux aspects saisissants et variés, adieu montagnes vêtues de forêts et couronnées de glaciers, rochers découpés en figures fantasmagoriques, cascades et torrents dont les eaux se fondent en écume de neige, se brisent en flèche d'argent, s'étalent en nappe de cristal.

Adieu et je répète avec le poète: *Tout dans ce beau tableau sert à nous enchanter!* J'ai presque envie d'ajouter que la seule ombre à ce merveilleux tableau c'est l'homme qu'ici la grandeur de la nature semble écraser.

Oui adieu, Suisse hospitalière, Suisse généreuse, ce n'est pas sans émotion que je te quitte, terre bénie, qui t'es montrée si compatissante à nos pauvres soldats.

C'est à Verrières dans une maisonnette que fut signée, entre le général Suisse Herzog et le général Clinchamp, le dernier général de l'armée de l'Est (oubliée par nos gouvernants lors de l'armistice) la Convention qui arrachait quatre-vingt-cinq mille Français aux mains de l'ennemi.

L'armée de l'Est après avoir repoussé les Allemands à Villersexel, venait de perdre la bataille d'Héricourt. Elle fuyait...

et je l'ai encore et je l'aurai toujours présente à l'esprit cette déroute épouvantable, où l'on voyait des cavaliers sans chevaux, des fantassins sans armes, des piétons sans souliers les pieds gelés, ulcérés, marchant par 16 degrés au-dessous de zéro avec de la neige jusqu'aux genoux. Oui, je la reverrai toujours cette armée en guenille, mourant de privations et de froid; combien, combien de ces malheureux ont succombé. Les Prussiens et les corbeaux étaient à leurs trousses, les uns pour les achever et les autres... pour les dévorer. Devant cet encombrement formidable, la Suisse qui n'y était point préparée s'élevant soudain à la hauteur de cette lourde tâche a montré le plus admirable dévouement.

Les généraux ont choisi leur résidence, plus de deux mille officiers, en chiffres exacts deux mille cent dix officiers se sont fixés dans six grandes villes; les soldats ont été repartis dans cent soixante-quinze dépôts, et soumis au code militaire du pays, traités comme milice suisse, c'est-à-dire logés, nourris et payés à raison de vingt-trois centimes par jour et par homme.

Un jour cent cinquante mille lettres sont tombées tout à coup venant de Mâcon. Quel travail pour remettre à chacun celles qui lui sont adressées. Mais les bons Suisses sont patients et l'on débrouille ce formidable courrier. Songe-t-on, disait un Suisse, à tout ce que peut contenir une lettre, cette feuille légère: parfois le cœur tout entier, parfois un pieux souvenir qui rend la vie; un secours urgent attendu avec angoisse et toujours au moins des nouvelles de la famille, des consolations, une bouffée de l'air du pays natal, une preuve qu'on n'est plus seul.

Il est juste aussi de reconnaître que, pendant leur séjour de trois mois, nos soldats se sont montrés doux, honnêtes, reconnaissants.

Le conseil fédéral a adressé au général Clinchant une lettre, «pour rendre hommage à la bonne conduite, qui n'a cessé de régner parmi les officiers et les soldats de l'armée de l'Est, pendant son internement en Suisse, ce qui a largement facilité la tâche du gouvernement fédéral et des gouvernements cantonaux.»

Ce fut une fièvre de dévouement, un délire de sacrifice pour notre malheureuse armée. La Suisse avait besoin d'argent pour nourrir les internés et les troupes qui les gardaient; tous les Suisses, à l'étranger, ouvrent aussitôt leurs bourses et écrivent qu'ils sont prêts à revenir si on a besoin d'eux. La Suisse demande quinze millions, on lui en souscrit plus de cent (cent six millions cent vingt-six mille cinq cents francs); tous nos soldats valides, on les habille chaudement, on les nourrit abondamment, les malades reçoivent jour et nuit les soins les plus délicats et pour ceux qu'on ne peut guérir, on adoucit leurs derniers jours.

Oui, la Suisse, en ces cruelles circonstances s'élevant jusqu'à l'héroïsme a mérité de l'humanité entière. Honneur et merci à toi, noble terre, c'est ma dernière parole en te disant adieu!⁵

⁵ Depuis cette année terrible, le richissime M. Osiris a fait don à la ville de Lausanne de la statue de Guillaume Tell, d'une valeur de cent mille francs, œuvre du sculpteur Antonin Mercié, en souvenir de l'accueil hospitalier fait par la Suisse à l'armée de Bourbaki, en 1871. «Cette noble figure de Guillaume Tell sera pour les siècles futurs une belle preuve que la France se souvient et qu'elle a voulu le prouver en gravant

dans le marbre sa reconnaissance.»Un autre monument rappelle encore la généreuse intervention des Bâlois et des Zurichois lors du siège de Strasbourg, ce monument est de Bartholdi. Il a pour inscription «La Suisse secourant les douleurs de Strasbourg.» Il représente la ville de Strasbourg blessée au cœur, tenant par la main un enfant en guenilles, que la Suisse protège en le couvrant de son bouclier.

CHAPITRE VI

Kehl, Strasbourg, douloureuse histoire, Bade et ses environs, Fribourg-en- Brigau, Heidelberg, la Forêt-Noire

Après quarante-huit heures de séjour à Bâle, nous montons en wagon avec deux Russes qui vont comme nous à Strasbourg. — Nous voyageons aussi avec des officiers prussiens que nous perdons pour en reprendre d'autres à chaque station.

Le soir, très tard, nous entrons à Kehl, impossible d'aller plus loin. Nous sommes régalées dans notre hôtel du bruit d'un banquet à l'occasion de la paix. Hélas! c'est partout le chant de gloire des vainqueurs. Le lendemain, j'ai visité Kehl presque entièrement détruit par le canon de Strasbourg: la gare n'existe plus. C'est une arrivée continuelle de troupes allemandes débarquant au chant de l'hymne national, avec des bouquets au canon de leurs fusils. Ces chants allemands sont assez beaux et graves, mais ils tintent à mon oreille comme un glas. Départ pour Strasbourg; le pont de Kehl n'est encore réinstallé que provisoirement.

Nous allons tout doucement; on distingue parfaitement d'ici Strasbourg et ses ruines. Nous y arrivons au bout d'une demi-heure: les Prussiens travaillent à réparer les portes de la ville. Il y a à la gare un encombrement de troupes impossible à décrire.

Je ne sais comment réussir à avoir mes bagages. Cependant les employés, grands et petits, sont polis à l'égard de tout ce qui parle français. Je pense qu'il est dans leur nouvelle tactique de se rendre aimables.

Enfin j'ai mes bagages, sans trop d'ennuis, et je me dirige vers la place Kléber dont la statue n'a pas été endommagée; mais l'hôtel de l'état-major qui tient tout un des côtés de la place est complètement détruit, le cours de Broglie, le théâtre et la bibliothèque sont dans le même état. Quant à la cathédrale, les Prussiens y ont déjà fait quelques réparations, mais les magnifiques vitraux sont tous brisés, et ce seul dommage est évalué à un demi-million. Nous avons voulu faire l'ascension de la tour: Georgette était la plus intrépide, mais arrivée à une hauteur de quatre cents pieds, j'ai refusé d'aller plus loin, me sentant prise de vertige. La vue était cependant bien belle: même d'où nous étions, nous apercevions les Vosges et le Rhin, brillant au soleil comme un large ruban d'argent. Mais la merveille des merveilles est la magnifique horloge, qui date du quatorzième siècle, où nous avons vu sonner trois heures. Le coq a déployé ses ailes, la mort est apparue avec sa faux, puis trois apôtres ont salué Notre-Seigneur en passant devant lui, et sont allés frapper leur coup sur le timbre. Une visite très intéressante aussi a été celle du Temple protestant St-Thomas, qui renferme le tombeau du maréchal de Saxe par Sigalle, puis deux momies d'un seigneur allemand et de sa jeune fille en costume de fiancée.

Pauvre Strasbourg, combien faudra-t-il d'années pour

cicatriser tes plaies et relever tes ruines?

Pendant que tu saignes encore, la nature a repris ses airs de fête. Les cigognes, oiseaux sacrés du Rhin, insoucieuses de la guerre et des révolutions bâtissent leur nid. La terre a revêtu ses parures de fleurs et les arbres leurs verdoyants feuillages.

Les Strasbourgeois qui aimaient la France, comme des fils aiment leur mère, font mal à voir, les femmes particulièrement ont un air d'abattement qui vous va droit au cœur. On vient de me raconter une histoire qui prouve leur patriotisme. Dans la maison qui touche l'hôtel où nous sommes descendues, habite une dame veuve, que le hasard nous faisait suivre ce matin en revenant de la messe. Avant-hier, cette dame logeait chez elle trois officiers prussiens qui se plaignaient de ne pas être admis dans son salon. Hier au soir, ils reçoivent une invitation. Ils arrivent à huit heures.

Le salon était obscur; à la lueur de la lampe unique qui l'éclairait, ils entrevoyent plusieurs femmes vêtues de noir et assises au fond de la pièce.

La maîtresse de la maison les voyant entrer va à eux, les amène à la première de ces dames, et la leur présentant:

«Ma fille, dit-elle; son mari a été tué pendant le siège.»

Les trois Prussiens pâlisent. Leur hôtesse les amène à la seconde dame.

«Ma sœur, qui a perdu son fils unique à Froeschwiller.»

Les Prussiens se troublent. Elle les amène à la troisième.

«Madame Spindler, dont le frère a été fusillé comme franc-tireur.»

Les trois Prussiens tressaillent. Elle les amène à la quatrième.
«Madame Brown, qui a vu sa vieille mère égorgée par les uhlands.»

Les Prussiens reculent. Elle leur désigne la cinquième.
«Madame Hullmann qui» mais les trois Prussiens ne la laissent pas achever, et, balbutiant, éperdus, ils se retirent précipitamment comme s'ils eussent senti l'anathème et les malédictions de ces pauvres femmes en deuil tomber sur leur tête.

10 mai 1871.

Les événements en France n'ont fait que s'aggraver; ils ont dérangé tous mes plans de retour immédiat.

Je me décide à aller voir Bade qui n'est qu'à huit lieues de Strasbourg.

Le chemin de fer marche tranquillement, ce qui permet d'admirer une nature luxuriante, et de jolis villages qui semblent avoir été jetés là tout exprès pour faire point de vue au premier plan, pendant qu'au second plan se déroule une série de collines couronnées de ruines féodales. Voici Achern où l'on garde les entrailles de Turennes, à un quart d'heure tout au plus de Salzbach où le héros fut tué.

Voici Bükl qui se montre fier de son vin rappelant de loin notre Bourgogne, nous a-t-on dit, car nous n'en avons pas bu. Les grands vins allemands sont hors de prix, nous nous contentons de la bière de Strasbourg que nous trouvons bonne.

On prétend que la meilleure bière du monde sort de la brasserie que le domaine de la couronne de Bavière possède à

Munich depuis plusieurs siècles; mais, comme nous n'avons point non plus goûté cette bière là, nous ne pouvons faire la différence.

Depuis quinze jours, nous sommes à Bade, la plus coquette des villes; je croyais n'y venir que pour quelques jours; hélas! l'insurrection de Paris n'est pas encore calmée. N'est-ce pas horrible cette guerre civile, cette guerre fratricide succédant à la guerre étrangère?

Il est probable que je vais me diriger sur la Belgique, ne voulant pas séjourner plus longtemps en pays ennemi. Cependant Bade me semble un vrai paradis pour les touristes.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.